

Où va la poésie française ?

Une réponse de M. Léon Bocquet à M. André Schanz

Nous recevons de Léon Bocquet la lettre suivante. Nous la publions avec le même souci d'impartialité que les précédentes :

Monsieur André Schanz,

Laissez-moi vous remercier, Monsieur, de vos éloges auxquels je suis très sensible et de vos critiques, auxquelles je vais essayer de répondre. Rassurez-vous. Je reste fidèle aux principes qui ont guidé ma vie littéraire. Désertir la cause des humbles pour servir l'autre, au détriment de la première, non ! Je n'y songe pas. Mais il est dans mes habitudes d'envisager bien en face toutes les réalités et d'agir en conséquence. Lorsque la maison brûle, il ne suffit pas de considérer en artiste le spectacle du bel incendie. Il faut crier : « Au feu ! » et sauver l'immeuble de tout ce qu'il est possible d'emporter. Le maître enquêteur Gaston Picard pourrait vous affirmer (s'il s'en souvient) que j'ai été, vers 1912, un des ardents propagandistes de l'édition à bon marché, sans distinguer entre les œuvres déjà classiques et celles qui le seront peut-être. Il paraît que les publications à prix modique sont (momentanément, espérons-le) rendues impossibles, du moins quant aux auteurs qui ne sont pas tombés dans le domaine public, quant aux poètes surtout. Convient-il, dans ce cas, de ne plus publier quasiment de poètes contemporains ? Ou vaut-il mieux tenter de préserver le peu de lyrisme et d'idéalisme qui subsiste dans notre âge d'inculture ou plutôt de culture physique dans sa tyrannie plénière ? Puisqu'il n'y a d'acquéreurs de recueils de poèmes — je ne dis pas de lecteurs passionnés — que chez les bibliophiles, c'est vers eux que je tourne le pauvre petit visage humilié de la poésie, persuadé qu'il en adviendra quelque avantage ou, du moins, quelque consolation, en attendant des jours meilleurs.

C'est un pis aller, évidemment, qu'une collection de sept poètes contemporains, comme la collection Apollon, dont le tirage se restreint à cinq cents exemplaires. Mais voilà l'alternative : cinq cents ou rien ! Et voyez : le succès aidant, déjà on reprend ailleurs l'initiative et on l'étend. Contagion heureuse de l'exemple ! Donc, j'ai raison. Un mouvement se crée. Demain, sans doute sera meilleur aux pauvres muses orphelines, hier presque chassées de la République, comme le voulait Platon en une heure d'aberration.

Mais vous avez raison aussi : il y a réellement péril en la demeure. Par la faute, d'ailleurs, de tout le monde : des éditeurs, des libraires, des critiques, voire des poètes eux-mêmes. Vous l'avez souligné. Et tout ce monde-là a contribué à raréfier encore les lecteurs, en tout temps peu nombreux des poètes.

Les revues littéraires, parmi celles qui restent accueillantes, mesurent et marchandent la place aux poèmes. Elles ne les rétribuent pas le plus souvent ou payent à la ligne comme de la vulgaire prose et la moins cotée : 28 sous pour un sonnet ! Ailleurs, on refuse, sans ambages, ni politesses, rimes et strophes.

Si d'aventure un éditeur consent, contre toute prévision, à admettre

un poète parmi le chœur des romanciers à forts tirages, jamais, au grand jamais, il ne condescend au lancement d'un volume de vers — ce qu'on nomme aujourd'hui un lancement. Les placards de publicité ne mentionnent point la poésie.

Pourquoi, des lors, les libraires réserveraient-ils à leur étalage une place aux poètes traités ainsi en parents pauvres ? A la cave, au pilori les poètes ! Est-ce que la grande presse omnipotente a souci d'eux ? Quels sont les critiques ayant tribune entourée et parole compétente à renouveler, à notre époque, les gestes généreusement spontanés d'un Jean Lorrain, d'un Tailhade, d'un Mirbeau : découvrir, en dépit de la pléthore des ouvrages, de la stratégie littéraire et de la brigade, des jeux complexes des relations mondaines et des coteries, un talent nouveau ou un talent qui s'affirme ? On les compte sur les doigts.

Les livres de vers, pour excellents qu'ils soient, sont presque assurés aujourd'hui d'un silence océanien. Leurs auteurs, s'ils ne sont pas rentés ou affiliés aux associations exclusives, n'ont plus qu'à se retirer devant des ambitions mieux pourvues ou dotées du sûr génie de l'intrigue. Ils n'ont même plus la ressource des admirations limitées et platoniques, mais désintéressées des petites revues que la hausse des matières premières, le renchérissement de la main-d'œuvre et les vexations fiscales achèvent de tuer l'une après l'autre.

Et pourtant, Monsieur, dans un article de *Gringoire* qui renforce singulièrement votre thèse — je devrais dire notre thèse — M. Marcel Prévost, d'accord à son insu avec vous, posait l'autre jour cette loi organique des littératures : « L'aliment Poésie correspond à un appétit intellectuel des hommes civilisés, fussent-ils ignorants des règles prosodiques... ce qui ne les empêche pas d'être sensibles au rythme et capables d'émotion. »

L'académicien n'en lamentait pas moins *La mort d'Orphée*, parce que « les affamés de poésie » n'avaient plus rien à consommer qui leur fût assimilable.

Par la faute de trop de poètes assembleurs de nuages, épris d'acrobaties littéraires, de jeux d'esthètes plutôt que de clarté et de sentiment.

Ainsi, l'avenir de la poésie doit commencer dans le vouloir des poètes eux-mêmes à en être les bons mainteneurs. Qu'ils abandonnent donc les discussions byzantines sur les techniques rivales, qu'au lieu d'ébaucher de vagues et vaines musiques ils œuvrent, comme il sied, selon leur conscience, leur sang, leur cœur, leur race, leur langue ! Et ils trouveront les correspondances et les enthousiasmes nécessaires à leur vie profonde. Le reste viendra, par surcroît, pour votre satisfaction et la mienne.

LÉON BOCQUET.

Ainsi s'exprime Léon Bocquet. Disons, encore une fois, que nous ne sommes pas de son côté à bien des points de vue. Mais il est loin d'avoir généralement tort. La poésie, c'est la vie, la terre, l'amour et le firmament. Aimons-nous par elle. On l'a vieillie. Qu'elle soit une étoile nouvelle !

M. DY.